Document généré le 25 avr. 2024 10:47

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les petites mains

Janique Robitaille

Numéro 97, printemps 2003

La honte

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14492ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robitaille, J. (2003). Les petites mains. *Moebius*, (97), 107–108.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Janique Robitaille

Les petites mains

Un brasier toujours actif. Toujours une étincelle dans quelque recoin de mon âme, prête à péter, pétiller, prête à flamber la raison. Embraser la censure, incendier les sens. Le Mal me brûle. Autant que le ferait l'extrémité écarlate d'une cigarette qu'on appuierait, presserait, écraserait contre la peau. Ma peau. Enflammée par l'enfer.

Mes crises sont rémittentes, comme des accès de fièvre. Et durant les périodes de répit, j'oublie l'étincelle. Un feu de camp qu'on n'alimente plus depuis des heures. Aucune lueur ni fumée. Qu'une odeur de vieux bois calciné. On ne fait pas attention. Et pourtant. Une brise suffit à raviver les flammes. L'incendie prend des proportions incontrôlables. Trop rapidement. Pas le temps de réagir, pas le temps de réfléchir.

Quand c'est passé, fini, détruit, on revient à soi, confus comme un somnambule qui s'éveille. On se dit: «Qu'est-ce qui s'est passé? Non, je n'ai pas fait ça!? Le feu était éteint, il était éteint!»

On s'effondre. La tête entre les mains, on pleure, on a mal, on a honte. On voudrait ne jamais avoir vécu cela, ne jamais avoir vécu. Disparaître, une fois pour toutes. La tête dans le sable, oui, et le corps aussi. Mais on est trop lâche pour mourir. Et trop lâche pour vivre autrement.

On m'a déjà puni. Une fois. J'avais plaidé coupable. Je m'étais confessé au juge, m'étais repenti, oui je regrette mon geste, non je ne recommencerai plus jamais. D'autant plus honteux que je savais très bien que je mentais à tous, au juge, à mon avocate, au psy, à Dieu, à moi-même. Je ne recommencerai plus. Foutaises!

Le juge m'avait condamné à trois ans d'emprisonnement. Un an et cinq mois plus tard, on rendait sa liberté au gentil monsieur que j'étais devenu. Aussi inoffensif qu'un petit mouton de Panurge. Je me suis assez vite réintégré à la société. Fondu en elle. Comme un étranger.

J'ai récupéré ma vie, je suis retourné aux études, j'ai repris mes habitudes. J'ai re, re, re... Et j'ai recommencé.

Une seule étincelle et voilà réveillé un volcan qui dort depuis des siècles. Un élément déclencheur, si minime soit-il, et la lave gronde. L'écho d'une mélodie joyeuse, un rire en cascade. De longs cheveux blonds et lisses qui sentent bon le shampoing Johnson & Johnson. Le vif éclat des yeux bleus et un sourire rayonnant, resplendissant. L'étincelle devient flamme.

Elle me fait confiance. Ma maison est juste à côté de celle de son papa. Elle danse sous le soleil levant, les pans de sa robe effleurent mon poignet. J'ai chaud. Son rire me soûle. Elle enfouit sa petite main dans la mienne. Une main fragile, exquise. Je sens la lave monter en bouillonnant, bouillant, en dévorant mes veines et ma chair.

Ma bouche est sèche. Ses petites mains, si délicates, si douces. Même sur la peau rugueuse de ma paume, le contact est chaud, sublime. Je ne peux m'empêcher d'imaginer. Je rêve de ses cheveux qui frôlent ma peau, son corps frêle appuyé contre le mien. Je songe à la fraîcheur, à la blancheur de l'épiderme caché sous sa robe. Et ses mains graciles, la candeur de ses gestes...

Ce n'est pas suffisant. Le feu gronde en moi. Je dois savoir, voir, toucher, goûter. Comment résister, comment? Son innocence m'émeut, sa confiance me stimule, me réchauffe, m'échauffe. J'ai mal, je brûle, j'ai honte, j'ai si honte, mais ses petites mains... si douces...